Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 23 (1955)
Heft: 12

Artikel: "Un amour"
Autor: R.L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570882

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

demande si vous n'étiez pas d'accord tous les deux, afin de me décevoir avant l'existence, de me faire souffrir pour la première fois. Avoir seize ans, n'est-ce donc que cela, pressentir le monde sans le comprendre encore, frémir continuellement, entendre toujours ce bruissement de feuilles près de la source où chacun de nous s'arrête pour essayer de se voir? Andréa, les jours de l'été continueront sur moi, mais je ne songe qu'à la fin de ton message. Maintenant, je vais avoir peur d'avancer dans l'existence, puisque tu ne m'accompagnes pas.

„Un Amour" . . . .

par R. L.

. . . Je vois arriver Noël avec une crainte, une anxiété croissantes. L'avant-veille, sa lettre me disait encore qu'il était à peu près certain de ne pas être de retour à Paris pour le Réveillon. Un réveillon sans lui . . . Une fête sans Jerry . . . Pour moi, c'est comme un ciel sans étoiles, une nuit sans rêves, un aveugle sans chien, un Français sans liberté, que sais-je . . .

J'espère encore, le 24 après-midi. Mais vers 20 heures, je deviens maussade, triste, désolé, et tout à fait persuadé que je vais passer cette nuit — cette nuit merveilleuse et miraculeuse — seul, seul, et tout seul.

Père m'a — évidemment — évincé, en me conseillant, narquoisement, selon sa coutume: — «Si «ton Jerry» (ah!, sa façon de dire ces deux mots, tellement à moi pourtant . . .) — n'est pas rentré, va chez les X . . .; ils ont deux filles, tu les feras danser!» Et son gras rire pénètre à vif dans mon coeur prêt à mourir, dans mon être prêt à exploser.

Mauvaise humeur durant le repas. — Puis enfin, solitude. La soirée s'écoule, lentement, goutte à goutte, malgré les livres, la radio, les lettres à lire et à relire — celles qu'on a en soi depuis longtemps — celles qu'on sait par coeur — celles où l'on connait la place de tel mot qui a fait un peu mal, ou de telle phrase qui a fait battre si fort le coeur — les lettres, récentes, que l'on n'a pas encore «apprises» mais dont tant de mots chantent déjà dans la tête — et celle, l'unique, du jour même, celle qui a détruit l'espoir, peu à peu, en lui laissant quand même une autre forme: celle d'un retour très prochain.

Et puis ses photos que je regarde (ça, c'est déjà un geste pieusement machinal) mais que je vais voir — exprès! — et embrasser, pour les gronder ensuite très fort!

Cette pendule stupide et bruyante n'en finit pas de «décortiquer», minute par minute, seconde par seconde, tic après tac, une journée qui, pourtant, doit s'achever si merveilleusement pour tous. Cette pendule ne «sait» pas: elle doit être athée! — Ou bien veut-elle seulement ralentir le temps de ma désillusion totale, complète, sans aucun espoir . .

Car j'espère toujours et encore. Je pense à l'arrivée de Jerry, de LUI . . . Dans la nuit, il appelle d'en-bas . . . Sa voix chantante et chaude: «Jacky!», me fait voltiger . . . Je saute à son cou tout froid de neige et de brume, tout chaud d'amour-douceur, et je le couvre de baisers discrets

(«parce qu'on peut nous voir . . .») — mais si totalement donnés . . . Et puis Jerry dit: «Nous allons à la Messe de Minuit . . .»

Je sors de ma rêverie, je suis sur pieds, tout d'un coup, et j'entends, comme s'il était réellement là, la voix de Jerry, qui me demande pourquoi je ne suis pas à cette Messe.

22.30 h.; il est temps de se préparer, de se vêtir, et d'aller . . .

Neige, rue, vent, noir, taxi, foule, gens, bruits . . . Puis, silence . . . Et du fond de mon coeur, simplement, sincèrement monte vers Dieu cette humble prière, le modeste appel de celui qui aime et ne peut rien, vers Celui qui aime et peut tout . . . De tout mon être, j'écoute les chants, la musique, le «Minuit-Chrétien». La «Trinité» est pleine de monde, la «Trinité» est très mondaine — trop peut-être — mais moi je suis seul, seul avec Dieu, et avec Jerry. Une autre Trinité — mais secrète et bien confuse . . .

Je quitte l'Eglise, plus calme, plus sage, plus résigné, mais c'est maintenant que l'envie de pleurer me reprend. Ah! n'être plus seul, un tel jour, à cette heure.

Voir des amis? Bah! Seront-ils chez eux? Seront-ils disposés? Ou trop bien disposés, comme certains toujours prêts à prendre l'ami d'un autre pour le leur! . . . Et puis que faire? Boire, ne pas rire. Boire, s'ennuyer, Boire, sourire. Boire, faire le fou. Boire, sombrer . . . Non! Pas cela . . . Pas cela . . .

Je marche . . . Je marche . . . Longtemps. Dans Paris, de la Trinité à la Madeleine, des Boulevards à la République, de la Seine au Châtelet; les quais encore, encore de l'eau, de la neige, de la boue, et puis de la solitude, parfois brisée à coups de tranchant du bruit de bec aviné d'un groupe de «réveillonneurs».

Au Théâtre-Français, Musset et sa Muse sont toujours ensemble, ménage fidèle, et m'indiquent qu'il est 3 heures. — «Joyeux Noël, Molière!» —

Je remonte vers l'Opéra, retourne à la Concorde, le boulevard St. Germain, et enfin, à 4.30 h., je suis au quartier Latin, où nous logeons, Jerry et moi.

Mort de fatigue, mais résolu à «passer la nuit» coûte que coûte, j'achète un litre de Cognac dans un magasin encore ouvert (ou déjà ouvert, le saurai-je jamais . . .) et je me dirige vers la maison . . . .

A dix mètres du but, j'entends un hurlement:

— «D'où viens-tu? . . .

auquel je réponds par:

— «Jerry! . . .» —

C'est LUI, il est là, en veste, son foulard bleu (celui qui prouve qu'il était ange avant d'être homme) enroulé autour du cou. Je m'apprête à en faire autant de mes bras!

Oh! ça va mal! On m'écarte! On me reproche ma «saleté repoussante», mon «ivrognerie» («cette bouteille!»), mon peu de sagesse, etc.

Jerry est très beau, mais Jerry indigné, c'est un chef d'oeuvre de beauté. J'aime «presque» ses colères, et je l'admire discrètement quand il hurle. Mais il faut songer à «faire la tête»! Je ne dis rien, je monte!

«On» grogne encore. Je vais faire toilette (pour prouver d'abord que je ne suis pas ivre). — Ensuite et toujours sans dire un mot, j'écris quelques lignes: «Etais messe Minuit Trinité. — Peux donner détails preuves. Ai marché parce que, seul, pas nuit VRAI Noël. — Bonne nuit». —

Je dépose la lettre sous les yeux de Jerry et, dignement, je me retire (dans le salon, donc sur le divan, donc seul!) — sans oublier d'emporter le cognac, comme une grande personne qui a quelque chose de grave à noyer . . .

Je suis bien étonné — et presque courroucé! — de ne pas m'entendre rappeler tout aussitôt! Ah! c'est ainsi! Je débouche le cognac, et, hop! une rasade (Dieu, que c'est fort! . .) et hop! une autre rasade . . . Et puis je vais fumer — ah, mais! — et . . . des «fortes», des «gauloises», noires et âcres — Tiens! Humpf Humpf! J'emplis la pièce de fumée. Et je bois encore un petit coup!

Mais bientôt (parait-il) je m'endors sur le divan, et (paraît-il) Jerry vient me soulever doucement, dans ses bras m'emporter, et . . . (ça, c'est certain!) — Je suis éveillé, contre lui, devant un joli petit sapin de Noël, des gâteaux, de bonnes choses, comme seul Jerry sait les trouver et les disposer.

Il y a du rire à toutes les branches du sapin. «Il y a du rire dans toute la pièce. Il y a du rire dans toute la vie — du rire! Je ne m'étonne plus d'y trouver le mien, qui se mêle à celui de Jerry, comme se mêlent nos lèvres en un baiser, un vrai baiser, un de soleil et de lumière et d'amour de coeurs qui feraient fondre les neiges les plus obstinément éternelles.

— Et maintenant, dit Jerry, réveillon pour deux, réveillon pour un . .

— . . . «Un amour», est ma réponse souriante, en regardant dans les yeux aimés le reflet de bougies qui clignotent malicieusement . . .

A propos de Fabrizio Lupo.

Nous relevons dans la Nouvelle N. R. F. du 1er avril 1955 une lettre que M. Carlo Coccioli a écrite au critique Dominique Fernandez au sujet d'un article qui lui fut consacré par ce dernier. Nous jugeons cette réponse de Coccioli non seulement très juste et réfléchie, mais encore très courageuse et désirons donc qu'elle se trouve reproduite dans les pages de notre revue.

C. W.

Votre intelligent article me suggère toutes sortes de réflexions, à commencer par celle, assez réconfortante, sur la douceur de caractère dont nous faisons preuve aujourd'hui. Si un critique littéraire avait publié, il y a cinquante ans, un texte comme celui que vous venez de me consacrer, affirmant que le seul amour dont mes Personnages soient capables est celui que vous appelez «maudit et impossible» pour, sans trop de façons, me confondre un instant après avec ces Personnages — la mauvaise coutume! — il est certain qu'il aurait été traîné devant les